

LACROIX, Benoît, *La foi de ma mère* (Montréal, Bellarmin, 1999), 555 p.

Lucia Ferretti

Volume 54, Number 2, Fall 2000

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/005416ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/005416ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Institut d'histoire de l'Amérique française

ISSN

0035-2357 (print)

1492-1383 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Ferretti, L. (2000). Review of [LACROIX, Benoît, *La foi de ma mère* (Montréal, Bellarmin, 1999), 555 p.] *Revue d'histoire de l'Amérique française*, 54(2), 308–310. <https://doi.org/10.7202/005416ar>

LACROIX, Benoît, *La foi de ma mère* (Montréal, Bellarmin, 1999), 555 p.

Dans ce livre, Benoît Lacroix a voulu nous faire entendre Rose-Anna Blais et Caïus Lacroix dire leur foi ; une foi qui les unit autant qu'elle suscite entre eux nombre de discussions, une foi profonde, inébranlable, qui ne les empêche pas de se poser bien des questions. Cet hommage à la foi de ses parents, ce mémorial à l'intention de ses neveux, ses nièces et leurs

enfants prend toutefois d'emblée les dimensions d'un hommage à la religion traditionnelle de tout un peuple, celui du Québec rural d'avant « le milieu du xx^e siècle », et d'un mémorial préparé pour nous tous, les descendants, qui entamons le xxi^e.

Benoît Lacroix a voulu « donner la parole au peuple d'ici ». Car pour lui comme pour Dostoïevski, qu'il cite, « le peuple est porteur de Dieu ». En ses parents, habitants du Troisième Rang de Saint-Michel-de-Bellechasse dans la première moitié du xx^e siècle, le fils prêtre et savant reconnaît aujourd'hui deux manières de croire. Celle de sa mère, intimiste, faite de respect du prescrit et de fidélité à l'héritage ; celle de son père, plus cosmique, plus expressive, plus questionneuse aussi. Au-delà de ces couleurs particulières cependant, leur foi, leur religion à tous deux est faite d'un mélange « d'instinct » (le mot revient souvent), d'une vision du monde transmise du fond du Moyen Âge ainsi que de la culture religieuse portée et constamment développée par l'Église d'ici depuis l'époque de la Nouvelle-France.

« Petit peuple, isolé et sans pouvoir » ancré dans un territoire trop grand (p. 261-262), celui du Québec de Benoît Lacroix aurait de ce fait été encore plus porté à sacraliser le temps et l'espace, et, pour conjurer les incertitudes de toutes sortes, à s'abandonner avec confiance et déférence aux personnes de l'au-delà. Le livre est construit autour de ces trois pôles.

Et ici, disons-le tout de suite, j'ai tout appris. Car si ce livre en est un sur la religion populaire, il est au moins autant un livre sur les croyances, les rites, les objets, les enseignements, les directives de l'Église d'avant Vatican II. Le père Lacroix rappelle tout, explique tout, sans en avoir jamais l'air. Le temps sacré : le salut, le calendrier, le péché et les commandements, le sanctoral, les travaux et les jours, les très riches heures non du duc de Berry mais de la famille Blais-Lacroix ; l'espace sacré : du cosmos infini, avec le paradis, le purgatoire, les limbes et l'enfer jusqu'à la maison, chaude et intime, pleine de bénitiers, de rameaux, d'images saintes, de croix, de statuettes, de médailles, et encore ; les personnes sacrées : de Dieu au bedeau, et jusqu'aux animaux. Tout au long des pages, à l'aide du *Rituel* de M^{sr} de Saint-Vallier, à l'aide aussi du calendrier liturgique romain, de l'Ordinaire de la messe, des cahiers de prônes de la paroisse Saint-Michel, de la *Discipline du diocèse de Québec* (plusieurs éditions entre 1879 et 1937), des minutes de la fabrique et de quelques autres documents conservés au couvent des sœurs, grâce aussi à tant de souvenirs des dits de ses parents, le père Lacroix reconstitue minutieusement, en une sorte de compendium extrêmement utile, ce qui a fait la vie de l'Église et des

catholiques d'autrefois. Le livre explique ce qu'était la religion de l'Église et comment les parents de l'auteur l'ont vécue, interprétée, parfois même transformée. Le Guide de lecture, préparé par sœur Lucille Côté, ssa, complète admirablement ce travail de conservation de la mémoire et d'explication du sens que Benoît Lacroix était seul à pouvoir accomplir et qu'il nous offre si généreusement.

Notre dominicain historien a voulu retracer l'histoire du sentiment religieux traditionnel. Mais il ne fait pas que retracer. Car ce livre est aussi, même si cela n'apparaît pas immédiatement, une véritable construction intellectuelle. Il n'y a pas beaucoup de chicanes entre paroissiens, ou entre eux et leur curé dans le Saint-Michel du père Lacroix, qui préfère se souvenir de l'harmonie. Du reste, la communauté est peu présente dans ce livre, au point qu'une dimension essentielle du christianisme, soit l'amour de Dieu dans l'amour du prochain, n'est pas du tout abordée. La foi, oui ; l'espérance, oui, surtout à travers les indulgences d'ailleurs ; mais la charité ou mieux, la fraternité : qu'en est-il de la fraternité dans l'expérience religieuse de Rose-Anna et de Caïus ? Par ailleurs, cet homme et cette femme, qui s'obstinent sur presque tout en matière de religion, tombent instantanément d'accord dès qu'il s'agit d'affirmer leur foi populaire contre la vision un peu plus savante que leur fils tente une fois ou deux de ramener de ses études. On sent que Benoît Lacroix considère comme une erreur, au moins implicitement, l'intellectualisation de la religion entreprise par les clercs eux-mêmes dès avant Vatican II et poursuivie avec zèle après le Concile, intellectualisation qui a conduit à rejeter presque avec honte un patrimoine religieux populaire que le père Lacroix juge source de vie et de civilisation.

Dans ce livre, Benoît Lacroix a mis tout ce qu'il a reçu de la religion populaire, tout ce qu'il a appris de l'Église, tout ce qu'il a compris et construit, aussi, des rapports entre les deux au cours d'une longue vie de fils, de religieux et de savant. C'est ce qui fait de *La foi de ma mère* un livre aimant, sensible et précieux.

LUCIA FERRETTI

Département des sciences humaines
Université du Québec à Trois-Rivières